

LA PASSE-MIROIR

LIVRE 4

LES FIANCÉS DE L'HIVER

Christelle Dabos



Au printemps 2012,
Gallimard Jeunesse, RTL et Télérama
ont lancé un grand concours ouvert
à tous ceux qui rêvent d'écrire pour la jeunesse.
Parmi les 1 362 textes reçus, un jury composé d'éditeurs,
d'auteurs, de journalistes, de libraires et du public
a désigné le gagnant en juin 2013.
C'est ce livre que vous avez aujourd'hui entre les mains.

La Passe-miroir

1. Les Fiancés de l'hiver

CHRISTELLE DABOS

La Passe-miroir

1. Les Fiancés de l'hiver

GALLIMARD JEUNESSE

Couverture.: Laurent Gapaillard

© Éditions Gallimard jeunesse, 2013

Bribe

Au commencement, nous étions un.

Mais Dieu nous jugeait impropres à le satisfaire ainsi, alors Dieu s'est mis à nous diviser. Dieu s'amusait beaucoup avec nous, puis Dieu se lassait et nous oubliait. Dieu pouvait être si cruel dans son indifférence qu'il m'épouvantait. Dieu savait se montrer doux, aussi, et je l'ai aimé comme je n'ai jamais aimé personne.

Je crois que nous aurions tous pu vivre heureux en un sens, Dieu, moi et les autres, sans ce maudit bouquin. Il me répugnait. Je savais le lien qui me rattachait à lui de la plus écœurante des façons, mais cette horreur-là est venue plus tard, bien plus tard. Je n'ai pas compris tout de suite, j'étais trop ignorant.

J'aimais Dieu, oui, mais je détestais ce bouquin qu'il ouvrait pour un oui ou pour un non. Dieu, lui, ça l'amusait énormément. Quand Dieu était content, il écrivait. Quand Dieu était en colère, il écrivait. Et un jour, où Dieu se sentait de très mauvaise humeur, il a fait une énorme bêtise.

Dieu a brisé le monde en morceaux.

Les fiancés

L'archiviste

On dit souvent des vieilles demeures qu'elles ont une âme. Sur Anima, l'arche où les objets prennent vie, les vieilles demeures ont surtout tendance à développer un épouvantable caractère.

Le bâtiment des Archives familiales, par exemple, était continuellement de mauvaise humeur. Il passait ses journées à craqueler, à grincer, à fuir et à souffler pour exprimer son mécontentement. Il n'aimait pas les courants d'air qui faisaient claquer les portes mal fermées en été. Il n'aimait pas les pluies qui encrassaient sa gouttière en automne. Il n'aimait pas l'humidité qui infiltrait ses murs en hiver. Il n'aimait pas les mauvaises herbes qui revenaient envahir sa cour chaque printemps.

Mais, par-dessus tout, le bâtiment des Archives n'aimait pas les visiteurs qui ne respectaient pas les horaires d'ouverture.

C'est sans doute pourquoi, en ce petit matin de septembre, le bâtiment craquelait, grinçait, fuyait et soufflait encore plus que d'habitude. Il sentait venir quelqu'un alors qu'il était encore beaucoup trop tôt pour consulter les archives. Ce visiteur-là ne se tenait même pas devant la porte d'entrée, sur le perron, en visiteur respectable. Non, il pénétrait dans les lieux comme un voleur, directement par le vestiaire des Archives.

Un nez était en train de pousser au beau milieu d'une armoire à glace.

Le nez allait en avançant. Il émergea bientôt à sa suite une paire de lunettes, une arcade sourcilière, un front, une bouche, un menton, des joues, des yeux, des cheveux, un cou et des oreilles. Suspendu au milieu du miroir jusqu'aux épaules, le visage regarda à droite, puis à gauche. La pliure d'un genou affleura à son tour, un peu plus bas, et remorqua un corps qui s'arracha tout entier de l'armoire à glace, comme il l'aurait fait d'une baignoire. Une fois sortie du miroir, la silhouette ne se résumait plus qu'à un vieux manteau usé, une paire de lunettes grises, une longue écharpe tricolore.

Et sous ces épaisseurs, il y avait Ophélie.

Autour d'Ophélie, le vestiaire protestait maintenant de toutes ses armoires, furieux de cette intrusion qui bafouait le règlement des Archives. Les meubles grinçaient des gonds et tapaient des pieds. Les cintres s'entrechoquaient bruyamment comme si un esprit frappeur les poussait les uns contre les autres.

Cette démonstration de colère n'intimida pas Ophélie le moins du monde. Elle était habituée à la susceptibilité des Archives.

– Tout doux, murmura-t-elle. Tout doux...

Aussitôt, les meubles se calmèrent et les cintres se turent. Le bâtiment des Archives l'avait reconnue.

Ophélie sortit du vestiaire et referma la porte. Sur le panneau, il y avait écrit :

ATTENTION : CHAMBRES FROIDES

PRENEZ UN MANTEAU

Les mains dans les poches, sa longue écharpe à la traîne, Ophélie passa devant une enfilade de casiers étiquetés : « registre

des naissances», «registre des décès», «registre des dispenses de consanguinité», et ainsi de suite. Elle poussa doucement la porte de la salle de consultation. Déserte. Les volets étaient fermés, mais ils laissaient pénétrer quelques rais de soleil qui éclairaient une rangée de pupitres à travers la pénombre. Le chant d'un merle, dans le jardin, semblait rendre cette échappée de lumière plus lumineuse encore. Il faisait si froid aux Archives que ça donnait envie d'ouvrir toutes les fenêtres pour faire entrer l'air tiède du dehors.

Ophélie resta immobile un moment dans l'encadrement de la porte. Elle observa les fils de soleil qui glissaient lentement sur le parquet au fur et à mesure que le jour se levait. Elle respira profondément le parfum des vieux meubles et du papier froid.

Cette odeur, dans laquelle son enfance avait baigné, Ophélie ne la sentirait bientôt plus.

Elle se dirigea à pas lents vers la loge de l'archiviste. L'appartement privé était protégé par un simple rideau. Malgré l'heure matinale, il s'en dégageait déjà un puissant arôme de café. Ophélie toussa dans son écharpe pour s'annoncer, mais un vieil air d'opéra en recouvrit le bruit. Elle se glissa alors par le rideau. Elle n'eut pas à chercher loin l'archiviste, la pièce faisant à la fois office de cuisine, de séjour, de chambre et de cabinet de *lecture* : il était assis sur son lit, le nez dans une gazette.

C'était un vieil homme avec des cheveux blancs en bataille. Il avait coincé sous son sourcil une loupe d'expertise qui lui faisait l'œil énorme. Il portait des gants ainsi qu'une chemise blanche mal repassée sous son veston.

Ophélie toussa encore une fois, mais il ne l'entendit pas à cause du phonographe. Plongé dans sa lecture, il accompagnait

le petit air d'opéra en chantonnant, pas très juste d'ailleurs. Et puis, il y avait aussi le ronflement de la cafetière, les gargouillis du poêle et tous les petits bruits habituels du bâtiment des Archives.

Ophélie s'imprégna de l'atmosphère particulière qui régnait dans cette loge : les fausses notes du vieil homme ; la clarté naissante du jour filtrant à travers les rideaux ; le froissement des pages tournées avec précaution ; l'odeur du café et, un ton en dessous, le parfum de naphthaline d'un bec de gaz. Dans un coin de la pièce, il y avait un damier dont les pièces se déplaçaient toutes seules, comme si deux joueurs invisibles s'affrontaient. Ça donnait envie à Ophélie de ne surtout toucher à rien, de laisser les choses en l'état, de rebrousser chemin, de peur d'abîmer ce tableau familial.

Pourtant, elle devait se résoudre à briser le charme. Elle s'approcha du lit et tapota l'épaule de l'archiviste.

– Nom di djou ! s'exclama-t-il en sursautant de tout son corps. Tu ne pourrais pas prévenir avant de tomber sur les gens comme ça ?

– J'ai essayé, s'excusa Ophélie.

Elle ramassa la loupe d'expertise qui avait roulé sur le tapis et la lui rendit. Elle ôta ensuite son manteau qui l'enveloppait de pied en cap, débobina son interminable écharpe et déposa le tout sur le dossier d'une chaise. Il ne resta plus d'elle qu'une forme menue, de lourdes boucles brunes mal attachées, deux rectangles de lunettes et une toilette qui aurait mieux convenu à une dame âgée.

– Tu me viens encore du vestiaire, hein ? grommela l'archiviste en nettoyant sa loupe avec sa manche. Cette fixette de passer les miroirs à des heures indues ! Tu sais bien que ma

bicoque a les visites surprises en allergie. Un de ces jours, tu vas te prendre une poutre sur la tête, que tu l'auras bien cherché.

Sa voix bourrue faisait frémir deux superbes moustaches qui s'évadaient jusqu'aux oreilles. Il se leva laborieusement du lit et empoigna la cafetière, marmonnant un patois que lui seul parlait encore sur Anima. À force de manipuler des archives, le vieil homme vivait complètement dans le passé. Même la gazette qu'il feuilletait datait d'un demi-siècle au moins.

– Une jatte de café, fille ?

L'archiviste n'était pas un homme très sociable, mais chaque fois que ses yeux se posaient sur Ophélie, tels qu'ils le faisaient à cet instant, ils se mettaient à pétiller comme du cidre. Il avait toujours eu un faible pour cette petite-nièce, sans doute parce que, de toute la famille, elle était celle qui lui ressemblait le plus. Aussi désuète, aussi solitaire et aussi réservée que lui.

Ophélie fit oui de la tête. Elle avait la gorge trop serrée pour parler, là, maintenant.

Le grand-oncle leur remplit à chacun une tasse fumante.

– J'ai eu un petit téléphonage avec ta maman, hier au soir, mâchonna-t-il dans ses moustaches. Elle était tellement excitée que je n'ai pas saisi la moitié de sa jacasserie. Mais bon, j'ai compris l'essentiel : tu vas enfin passer à la casserole, on dirait.

Ophélie acquiesça sans mot dire. Le grand-oncle fronça aussitôt ses énormes sourcils.

– N'allonge pas cette tête, s'il te plaît. Ta mère t'a trouvé un bonhomme, il n'y a plus rien à redire.

Il lui tendit sa tasse et se rassit lourdement sur son lit, faisant grincer tous les ressorts du sommier.

– Pose tes fesses. Il faut qu'on cause sérieux, de parrain à filleule.

Ophélie tira une chaise vers le lit. Elle dévisagea son grand-oncle et ses flamboyantes moustaches avec un sentiment d'ir-réalité. Elle avait l'impression de contempler, à travers lui, une page de sa vie qu'on lui déchirait juste sous le nez.

– Je me doute bien pourquoi tu me louches dessus ainsi, déclara-t-il, sauf que, cette fois, c'est *non*. Tes épaules tombantes, tes lunettes moroses, tes soupirs de malheureuse comme les pierres, tu les ranges au placard. (Il brandit le pouce et l'index, tout hérissés de poils blancs.) Deux cousins que tu as déjà rejétés! Ils étaient moches comme des moulins à poivre et grossiers comme des pots de chambre, je te le concède, mais c'est toute la famille que tu as insultée à chaque refus. Et le pis, c'est que je me suis fait ton complice pour saboter ces accordailles. (Il soupira dans ses moustaches.) Je te connais comme si je t'avais faite. Tu es plus arrangeante qu'une commode, à jamais sortir un mot plus haut que l'autre, à jamais faire de caprices, mais dès qu'on te parle de mari, tu es pire qu'une enclume! Et pourtant, c'est de ton âge, que le bonhomme te plaise ou non. Si tu ne te ranges pas, tu finiras au ban de la famille et ça, moi, je ne veux pas.

Le nez dans sa tasse de café, Ophélie décida qu'il était grand temps pour elle de prendre la parole.

– Vous n'avez aucune inquiétude à avoir, mon oncle. Je ne suis pas venue vous demander de vous opposer à ce mariage.

Au même instant, l'aiguille du phonographe se prit au piège d'une rayure. L'écho en boucle de la soprano emplît toute la pièce : « Si je... Si je... Si je... Si je... Si je... »

Le grand-oncle ne se leva pas pour libérer l'aiguille de son ornière. Il était trop abasourdi.

– Qu'est-ce que tu me barbotes ? Tu ne veux pas que j'intervienne ?

– Non. La seule faveur que je suis venue vous demander aujourd'hui, c'est l'accès aux archives.

– Mes archives ?

– Aujourd'hui.

« Si je... Si je... Si je... Si je... », bégayait le tourne-disque.

Le grand-oncle haussa un sourcil, sceptique, ses doigts farfouillant ses moustaches.

– Tu n'attends pas de moi que je plaide ta cause auprès de ta mère ?

– Ça ne servirait à rien.

– Ni que je fasse fléchir ton faiblard de père ?

– Je vais épouser l'homme qu'on a choisi pour moi. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

L'aiguille du tourne-disque sursauta et poursuivit son bonhomme de chemin tandis que la soprano clamait triomphalement : « Si je t'aime, prends garde à toi ! »

Ophélie remonta ses lunettes sur son nez et soutint le regard de son parrain sans ciller. Ses yeux à elle étaient aussi bruns que ses yeux à lui étaient dorés.

– À la bonne heure ! souffla le vieil homme, soulagé. Je t'avoue que je te croyais incapable de prononcer ces mots. Il a dû sacrément te taper dans l'œil, le bonhomme. Crache le morceau et dis-moi qui c'est !

Ophélie se leva de sa chaise pour débarrasser leurs tasses. Elle voulut les passer sous l'eau, mais l'évier était déjà rempli à ras bord d'assiettes sales. En temps normal, Ophélie n'aimait pas le ménage, mais ce matin, elle déboutonna ses gants, retroussa ses manches et fit la vaisselle.

– Vous ne le connaissez pas, dit-elle enfin.

Son murmure se noya dans l'écoulement de l'eau. Le grand-oncle arrêta le phonographe et s'approcha de l'évier.

– Je ne t'ai pas entendue, fille.

Ophélie ferma le robinet un instant. Elle avait une voix en sourdine et une mauvaise élocution, elle devait souvent répéter ses phrases.

– Vous ne le connaissez pas.

– Tu oublies à qui tu t'adresses! ricana le grand-oncle en croisant les bras. Je ne sors peut-être jamais le nez de mes archives, mais je connais l'arbre généalogique mieux que personne. Il n'est pas un de tes plus lointains cousins, depuis la vallée jusqu'aux Grands Lacs, dont j'ignore l'existence.

– Vous ne le connaissez pas, insista Ophélie.

Elle frotta une assiette avec son éponge, le regard dans le vide. Toucher toute cette vaisselle sans gants de protection lui faisait remonter le temps malgré elle. Elle aurait pu décrire, jusqu'au moindre détail, tout ce que son grand-oncle avait mangé dans ces assiettes depuis qu'il les possédait. Habituellement, en bonne professionnelle, Ophélie ne manipulait pas les objets des autres sans ses gants, mais son grand-oncle lui avait appris à lire ici même, dans cet appartement. Elle connaissait personnellement chaque ustensile sur le bout des doigts.

– Cet homme n'est pas de la famille, annonça-t-elle enfin. Il vient du Pôle.

Un long silence suivit, seulement perturbé par le gargouillis des canalisations. Ophélie essuya ses mains dans sa robe et regarda son parrain par-dessus ses lunettes en rectangles. Il s'était soudain tassé sur lui-même, à croire qu'il venait de

se prendre vingt ans sur les épaules. Ses moustaches étaient retombées comme des drapeaux en berne.

– C'est quoi ce brot ? souffla-t-il d'une voix blanche.

– Je n'en sais pas plus, dit doucement Ophélie, sinon que, d'après maman, c'est un bon parti. J'ignore son nom, je ne connais pas son visage.

Le grand-oncle s'en alla chercher sa boîte à priser sous un oreiller, enfourna une pincée de tabac au fond de chaque narine et éternua dans un mouchoir. C'était sa manière à lui de s'éclaircir les idées.

– Il doit y avoir une erreur...

– C'est ce que je voudrais croire aussi, mon oncle, mais il semblerait qu'il n'y en ait aucune.

Ophélie laissa échapper une assiette, qui se brisa en deux dans l'évier. Elle tendit les morceaux à son grand-oncle ; il les serra l'un contre l'autre, et l'assiette cicatrisa aussitôt. Il la posa sur l'égouttoir.

Le grand-oncle était un Animiste remarquable. Il savait absolument tout rafistoler de ses mains et les objets les plus improbables lui obéissaient comme des chiots.

– Il y a forcément une erreur, dit-il. Tout archiviste que je suis, je n'ai jamais entendu parler d'un mélange aussi contre nature. Moins les Animistes ont de commerce avec ces étrangers-là, mieux ils se portent. Point final.

– Et pourtant, ce mariage aura lieu, murmura Ophélie en reprenant sa vaisselle.

– Mais quelle épingle vous a piquées, ta mère et toi ? s'exclama le grand-oncle, effaré. De toutes les arches, le Pôle est celle qui traîne la plus mauvaise réputation. Ils ont des pouvoirs qui vous détraquent la tête ! Ce n'est même pas une vraie

famille, ce sont des meutes qui se déchirent entre elles ! Est-ce que tu sais tout ce qu'on raconte à leur sujet ?

Ophélie cassa une nouvelle assiette. Tout à sa colère, le grand-oncle ne se rendait pas compte de l'impact que ses paroles avaient sur elle. Il aurait eu du mal : Ophélie était dotée d'un visage lunaire, où les émotions remontaient rarement jusqu'à la surface.

– Non, dit-elle seulement, je ne sais pas ce qu'on raconte et ça ne m'intéresse pas. J'ai besoin d'une documentation sérieuse. La seule chose que je souhaite donc, si vous le voulez bien, c'est l'accès aux archives.

Le grand-oncle reconstitua l'autre assiette et la posa sur l'égouttoir. La pièce se mit à craquer et à grincer des poutres ; la mauvaise humeur de l'archiviste se communiquait à tout le bâtiment.

– Je ne te reconnais plus ! Tu faisais plein de chichis avec tes cousins et maintenant qu'on te colle un barbare au fond du lit, te voilà toute résignée !

Ophélie se figea, l'éponge dans une main, une tasse dans l'autre, et ferma les yeux. Plongée dans l'obscurité de ses paupières, elle regarda au fond d'elle-même.

Résignée ? Pour être résignée, il faut accepter une situation, et pour accepter une situation, il faut comprendre le pourquoi du comment. Ophélie, elle, ne comprenait rien à rien. Quelques heures auparavant, elle ne se savait pas encore fiancée. Elle avait l'impression d'aller au-devant d'un précipice, de ne plus s'appartenir du tout. Quand elle risquait une pensée vers l'avenir, c'était l'inconnu à perte de vue. Abasourdie, incrédule, prise de vertiges, ça oui, elle l'était, comme un patient à qui l'on vient de diagnostiquer une maladie incurable. Mais elle n'était pas résignée.

– Non, décidément, je n’imagine pas le bazar, reprit le grand-oncle. Et puis, qu’est-ce qu’il viendrait faire dans le coin, cet étranger? Il est où son intérêt, là-dedans? Sauf ton respect, fille, tu n’es pas la feuille la plus avantageuse de notre arbre généalogique. Je veux dire, c’est juste un musée que tu tiens, pas une orfèvrerie!

Ophélie laissa tomber une tasse. Ce n’était ni de la mauvaise volonté ni de l’émotivité, cette maladresse était pathologique. Les objets lui filaient continuellement entre les doigts. Le grand-oncle avait l’habitude, il reconstituait tout derrière elle.

– Je crois que vous n’avez pas bien compris, articula Ophélie avec raideur. Ce n’est pas cet homme qui s’en vient vivre sur Anima, c’est moi qui dois le suivre au Pôle.

Cette fois, ce fut le grand-oncle qui brisa la vaisselle qu’il était occupé à ranger. Il jura dans son vieux patois.

Une lumière franche entraîna maintenant par la fenêtre de la loge. Elle clarifiait l’atmosphère comme une eau pure et déposait de petites étincelles sur le cadre du lit, le bouchon d’une carafe et le pavillon du phonographe. Ophélie ne comprenait pas ce que tout ce soleil faisait là. Il sonnait faux au milieu de cette conversation. Il rendait les neiges du Pôle si lointaines, si irréelles, qu’elle n’y croyait plus vraiment elle-même.

Elle retira ses lunettes, les briqua dans son tablier, puis les remit sur son nez, par réflexe, comme si ça pouvait l’aider à y voir plus clair. Les verres, qui étaient devenus parfaitement transparents sitôt ôtés, retrouvèrent vite leur teinte grise. Cette vieille paire de lunettes était un prolongement d’Ophélie; la couleur qu’elle prenait s’accordait à ses humeurs.

– Je constate que maman a oublié de vous dire le plus

important. Ce sont les Doyennes qui m'ont fiancée à cet homme. Pour le moment, elles seules sont instruites des détails du contrat conjugal.

– Les Doyennes? hoqueta le grand-oncle.

Son visage s'était décomposé, et toutes ses rides avec lui. Il prenait enfin conscience de l'engrenage dans lequel sa petite-nièce se trouvait prise.

– Un mariage diplomatique, souffla-t-il d'une voix blanche. Malheureuse...

Il enfonça deux nouvelles pincées de tabac dans son nez et éternua si fort qu'il dut remettre son dentier en place.

– Ma pauvre gamine, si les Doyennes s'en sont mêlées, aucun recours n'est plus envisageable. Mais pourquoi? demanda-t-il en ébrouant ses moustaches. Pourquoi toi? Pourquoi là-bas?

Ophélie lava ses mains au robinet et reboutonna ses gants. Elle avait suffisamment cassé de vaisselle pour aujourd'hui.

– Il semblerait que la famille de cet homme ait pris directement contact avec les Doyennes pour arranger le mariage. J'ignore tout des raisons qui les ont orientées vers moi plutôt que vers une autre. J'aimerais croire à un malentendu, vraiment.

– Et ta mère?

– Ravie, chuchota Ophélie avec amertume. On lui a promis un bon parti pour moi, c'est bien plus qu'elle n'espérait. (Dans l'ombre de ses cheveux et de ses lunettes, elle serra les lèvres.) Il n'est pas en mon pouvoir de repousser cette offre. Je suivrai mon futur époux là où le devoir et l'honneur m'y obligent. Mais les choses s'en tiendront à cela, conclut-elle en tirant sur ses gants d'un geste déterminé, ce mariage-là n'est pas près d'être consommé.

Le grand-oncle la dévisagea d'un air peiné.

– Non, ma fille, non, oublie ça. Regarde-toi... Tu es haute comme un tabouret, tu fais le poids d'un polochon... Peu importe ce qu'il t'inspire, je te conseille de ne jamais opposer ta volonté à celle de ton mari. Tu t'y romprais les os.

Ophélie tourna la manivelle du phonographe pour remettre le plateau en mouvement et posa maladroitement l'aiguille sur le premier sillon du disque. Le petit air d'opéra fit à nouveau résonner le pavillon.

Elle le regarda d'un air absent, les bras dans le dos, et ne dit plus rien.

Ophélie était ainsi. Dans des situations où n'importe quelle jeune fille aurait pleuré, gémi, hurlé, supplié, elle se contentait en général d'observer en silence. Ses cousins et cousines se plaisaient à dire qu'elle était un peu simplette.

– Écoute, marmonna le grand-oncle en grattant son cou mal rasé, il ne faut pas trop dramatiser non plus. J'ai sans doute été excessif quand je te causais de cette famille, tantôt. Qui sait ? Peut-être ton bonhomme te plaira-t-il.

Ophélie regarda son grand-oncle attentivement. La lumière intense du soleil semblait accentuer les traits de sa figure et en creuser chaque ride. Avec un pincement au cœur, elle réalisa soudain que cet homme, qu'elle avait toujours cru solide comme un roc et insensible au passage du temps, était aujourd'hui un vieillard fatigué. Et elle venait de le vieillir davantage, malgré elle.

Elle se força à sourire.

– Ce qu'il me faut, c'est une bonne documentation.

Les yeux du grand-oncle retrouvèrent un peu de leur pétillant.

– Remets ton manteau, fille, on va descendre !

La Déchirure

Le grand-oncle s'engouffra dans la bouche d'un escalier, faiblement éclairé par des veilleuses. Les mains dans son manteau, le nez dans son écharpe, Ophélie descendit à sa suite. La température chutait de marche en marche. Ses yeux étaient encore pleins de soleil; elle avait vraiment l'impression de s'enfoncer dans une eau noire et glaciale.

Elle sursauta quand la voix bourrue du grand-oncle se répercuta en échos contre les parois :

– Je n'arrive pas à me faire à l'idée que tu vas partir. Le Pôle, c'est vraiment l'autre bout du monde!

Il s'arrêta dans l'escalier pour se tourner vers Ophélie. Elle ne s'était pas encore accoutumée à la pénombre; elle le percuta de plein fouet.

– Dis, tu es plutôt douée en traversées de miroir. Tu ne pourrais pas exécuter tes petits voyages du Pôle jusqu'ici, des fois?

– J'en suis incapable, mon oncle. Le passage des miroirs ne fonctionne qu'à petite distance. Inutile de songer à franchir le vide entre deux arches.

Le grand-oncle jura en vieux patois et reprit sa descente. Ophélie se sentit coupable de ne pas être aussi douée qu'il le croyait.

– J’essaierai de venir vous voir souvent, promit-elle d’une petite voix.

– Tu pars quand, au juste ?

– En décembre, si j’en crois les Doyennes.

Le grand-oncle jura encore. Ophélie fut contente de ne rien comprendre à son patois.

– Et qui va te succéder au musée ? maugréa-t-il. Il n’y en a pas deux comme toi pour expertiser les antiquités !

À cela, Ophélie ne trouva rien à répondre. Qu’elle fût arrachée à sa famille, c’était déjà une déchirure en soi, mais qu’elle fût arrachée à son musée, le seul endroit où elle se sentait pleinement elle-même, c’était perdre son identité. Ophélie n’était bonne qu’à lire. Si on lui retirait ça, il ne restait d’elle qu’une empotée. Elle ne savait ni tenir une maison, ni faire la conversation, ni accomplir une tâche ménagère sans se blesser.

– Je ne suis apparemment pas si irremplaçable, murmura-t-elle dans son écharpe.

Dans le premier sous-sol, le grand-oncle changea ses gants habituels pour des gants propres. À la lumière des veilleuses électriques, il fit coulisser ses casiers pour éplucher les archives, déposées génération après génération sous la voûte froide des caves. Il expulsait de la buée entre ses moustaches à chaque respiration.

– Bon, ce sont les archives familiales, alors ne t’attends pas à des miracles. Je sais qu’un ou deux de nos ancêtres ont déjà posé le pied dans le Grand Nord, mais ça remonte fichtrement.

Ophélie moucha une goutte qui lui pendait au nez. Il ne devait pas faire plus de dix degrés ici. Elle se demanda si la maison de son époux serait plus froide encore que cette salle d’archives.

– J’aimerais voir Augustus, dit-elle.

C’était évidemment une façon de parler. Augustus était mort bien avant la naissance d’Ophélie. « Voir Augustus » signifiait voir ses croquis.

Augustus avait été le grand explorateur de la famille, une légende à lui tout seul. À l’école, on enseignait la géographie à partir de ses carnets de voyage. Il n’avait jamais écrit une ligne – il ne maîtrisait pas son alphabet – mais ses dessins étaient une mine d’informations.

Comme le grand-oncle ne répondait pas, plongé dans ses casiers, Ophélie crut qu’il ne l’avait pas entendue. Elle tira sur l’écharpe qui lui enveloppait le visage et répéta d’une voix plus forte :

– J’aimerais voir Augustus.

– Augustus ? mâchonna-t-il sans la regarder. Pas intéressant. Trois fois rien. Juste de vieux barbouillages.

Ophélie haussa les sourcils. Le grand-oncle ne dénigrait jamais ses archives.

– Oh, lâcha-t-elle. C’est épouvantable à ce point ?

Avec un soupir, le grand-oncle émergea du tiroir grand ouvert devant lui. La loupe qu’il avait coincée sous son sourcil lui faisait un œil deux fois plus gros que l’autre.

– Travée numéro quatre, à ta gauche, étagère du bas. N’abîme rien, s’il te plaît, et mets des gants propres.

Ophélie longea les casiers, s’agenouilla à l’endroit indiqué. Il y avait là tous les originaux des carnets de croquis d’Augustus, classés par arches. Elle en trouva trois à « Al-Ondalouze », sept à « Cité » et près de vingt à « Sérénissime ». À « Pôle », elle n’en trouva qu’un seul. Ophélie ne pouvait pas se permettre d’être maladroite avec des documents de cette valeur. Elle le posa sur

un pupitre de consultation et tourna précautionneusement les pages de dessins.

Des plaines pâles, à fleur de roche, un fjord prisonnier de la glace, des forêts de grands sapins, des maisons engoncées dans la neige... Ces paysages étaient austères, oui, mais moins impressionnants que l'image qu'Ophélie s'était faite du Pôle. Elle les trouvait même assez beaux, d'une certaine façon. Elle se demanda où son fiancé vivait, au milieu de tout ce blanc. Près de cette rivière bordée de cailloux ? Dans ce port de pêche perdu sous la nuit ? Sur cette plaine envahie par la toundra ? Cette arche avait l'air tellement pauvre, tellement sauvage ! En quoi son fiancé pouvait-il être un si bon parti ?

Ophélie tomba sur un dessin qu'elle ne comprit pas : ça ressemblait à une ruche suspendue dans le ciel. Probablement une esquisse.

Elle tourna encore quelques pages et vit un portrait de chasse. Un homme posait fièrement devant un immense tas de fourrures. Les poings sur les hanches, il avait retroussé ses manches de façon à montrer ses bras puissamment musclés, tatoués jusqu'aux coudes. Il avait le regard dur et les cheveux clairs.

Les lunettes d'Ophélie devinrent bleues quand elle comprit que le tas de fourrures, derrière lui, n'était en fait qu'une seule et même fourrure : celle d'un loup mort. Il était grand comme un ours. Elle tourna la page. Cette fois, le chasseur se tenait au milieu d'un groupe. Ils posaient ensemble devant un amoncellement de bois. Des bois d'élan, sans doute, sauf que chaque crâne faisait la taille d'un homme. Les chasseurs avaient tous le même regard dur, les mêmes cheveux clairs, les mêmes tatouages sur les bras, mais aucune arme sur eux, à croire qu'ils avaient tué les animaux de leurs mains.

Ophélie feuilleta le carnet et retrouva ces chasseurs qui posaient devant d'autres carcasses, des morses, des mammoth et des ours, tous d'une taille invraisemblable.

Ophélie referma lentement le carnet et le rangea à sa place. Des Bêtes... Ces animaux frappés de gigantisme, elle en avait déjà vu dans des imagiers pour enfants, mais cela n'avait rien à voir avec les croquis d'Augustus. Son petit musée ne l'avait pas préparée à cette vie-là. Ce qui la choquait par-dessus tout, c'était le regard des chasseurs. Un regard brutal, arrogant, habitué à la vue du sang. Ophélie espérait que son fiancé n'aurait pas ce regard-là.

– Alors ? demanda le grand-oncle quand elle revint vers lui.

– Je comprends mieux vos réticences, dit-elle.

Il reprit ses recherches de plus belle.

– Je vais te trouver autre chose, grommela-t-il. Ces croquis, ils sont quand même vieux de cent cinquante ans. Et puis ils ne montrent pas tout !

C'était justement ce qui inquiétait Ophélie : ce qu'Augustus ne montrait pas. Elle n'en dit rien, toutefois, et se contenta de hausser les épaules. Un autre que son grand-oncle se serait mépris sur sa nonchalance et l'aurait confondue avec une certaine faiblesse de caractère. Ophélie semblait tellement placide, derrière ses rectangles de lunettes et ses paupières mi-closes, qu'il était presque impossible de deviner que des vagues d'émotions s'entrechoquaient violemment dans sa poitrine.

Les croquis de chasse lui avaient fait peur. Ophélie se demanda si c'était réellement cela qu'elle était venue chercher ici, aux archives.

Un appel d'air souffla entre ses chevilles, soulevant mollement sa robe. Cette brise venait de la bouche d'escalier qui

descendait vers le deuxième sous-sol. Ophélie fixa un moment le passage barré d'une chaîne où se balançait le panneau d'avertissement : « INTERDIT AU PUBLIC ».

Il y avait toujours un courant d'air qui traînait dans les salles des archives, mais Ophélie ne put s'empêcher d'interpréter celui-là comme une invitation. Le deuxième sous-sol réclamait sa présence, maintenant.

Elle tira sur le manteau de son grand-oncle, perdu dans ses rapports, les fesses sur son escabelle.

– M'autoriseriez-vous à descendre ?

– Tu sais bien que je n'ai normalement pas le droit, marmonna le grand-oncle avec un froissement de moustaches. C'est la collection privée d'Artémis, seuls les archivistes y ont accès. Elle nous honore de sa confiance, nous ne devons pas en abuser.

– Je n'ai pas l'intention de *lire* les mains nues, rassurez-vous, promit Ophélie en lui montrant ses gants. Et puis, je ne vous demande pas la permission en tant que petite-nièce, je vous la demande en tant que responsable du musée familial.

– Oui, oui, je connais la ritournelle ! soupira-t-il. C'est ma faute aussi, j'ai trop déteint sur toi.

Ophélie décrocha la chaîne et descendit l'escalier, mais les veilleuses ne se mirent pas en marche.

– Lumière, s'il vous plaît, demanda Ophélie, plongée dans l'obscurité.

Elle dut le répéter plusieurs fois. Le bâtiment des Archives désapprouvait cette nouvelle entorse au règlement. Il finit par allumer les veilleuses à contrecœur ; Ophélie dut se contenter d'un éclairage clignotant.

La voix du grand-oncle se répercuta de mur en mur jusqu'au deuxième sous-sol :

– Tu ne touches qu’avec les yeux, hein! Je me méfie de ta maladresse comme de la petite vérole!

Mains au fond des poches, Ophélie s’avança dans la salle voûtée d’ogives. Elle passa sous un fronton où était gravée la devise des archivistes : *Artémis, nous sommes les gardiens respectueux de ta mémoire*. Bien à l’abri sous leur cloche de verre, les Reliquaires s’étendaient à perte de vue.

Si elle tenait parfois de l’adolescente mal grandie, avec ses longs cheveux indomptés, ses mouvements gauches et sa timidité tapie derrière ses lunettes, Ophélie se coulait dans une autre peau en présence de l’histoire. Toutes ses cousines priaient les jolis salons de thé, les promenades au bord du fleuve, les visites au zoo et les salles de bal. Pour Ophélie, le deuxième sous-sol des Archives était le lieu le plus fascinant du monde. C’est là qu’était jalousement conservé, bien à l’abri sous des cloches de protection, l’héritage commun de toute la famille. Ici reposaient les documents de la toute première génération de l’arche. Ici avaient échoué les lendemains de l’an zéro. Ici Ophélie s’approchait au plus près de la Déchirure.

La Déchirure, c’était son obsession professionnelle. Elle rêvait parfois qu’elle courait après une ligne d’horizon qui se dérobait toujours à elle. Nuit après nuit, elle allait de plus en plus loin, mais c’était un monde sans fin, sans cassure, rond et lisse comme une pomme; ce premier monde dont elle collectionnait les objets dans son musée, machines à coudre, moteurs à explosion, presses à cylindre, métronomes... Ophélie n’éprouvait aucune inclination pour les garçons de son âge, mais elle pouvait passer des heures en tête à tête avec un baromètre de l’ancien monde.

Elle se recueillit devant un vieux parchemin protégé sous

verre. C'était le texte fondateur de l'arche, celui qui avait lié Artémis et sa descendance à Anima. Le Reliquaire suivant renfermait la première mouture de leur arsenal juridique. On y retrouvait déjà les lois qui avaient attribué aux mères de famille et aux matriarches un pouvoir décisif sur l'ensemble de la communauté. Sous la cloche d'un troisième Reliquaire, un codex reprenait les devoirs fondamentaux d'Artémis envers sa descendance : veiller à ce que chacun mangeât à sa faim, eût un toit pour s'abriter, reçût une instruction, apprît à faire un bon usage de son pouvoir. En lettres capitales, une clause spécifiait qu'elle ne devait ni abandonner sa famille ni quitter son arche. Était-ce Artémis qui s'était dicté à elle-même cette ligne de conduite afin de ne pas se relâcher au fil des siècles ?

Ophélie se promena ainsi de Reliquaire en Reliquaire. Au fur et à mesure qu'elle plongeait dans le passé, elle sentit un grand calme descendre sur elle. Elle perdait un peu l'avenir de vue. Elle oubliait qu'on la fiançait contre son gré, elle oubliait le regard des chasseurs, elle oubliait qu'on l'enverrait bientôt vivre loin de tout ce qui lui était cher.

Le plus souvent, les Reliquaires étaient des documents manuscrits de grande valeur, tels que les cartographies du nouveau monde ou l'acte de naissance du premier enfant d'Artémis, l'aîné de tous les Animistes. Pour quelques-uns, néanmoins, il s'agissait d'objets banals de la vie quotidienne : des ciseaux à cheveux qui cliquetaient dans le vide ; une grossière paire de besicles aux couleurs changeantes ; un petit livre de contes dont les pages tournaient toutes seules. Ils n'étaient pas de la même époque, mais Artémis tenait à ce qu'ils fissent partie de sa collection à titre symbolique. Symbolique de quoi ? Même elle ne s'en souvenait plus.

Les pas d'Ophélie la dirigèrent d'instinct vers une cloche de verre sur laquelle elle posa respectueusement la main. Un registre y tombait en décomposition et son encre avait été pâlie par le temps. Il faisait le recensement des hommes et des femmes qui s'étaient ralliés à l'esprit de famille pour fonder une nouvelle société. Ce n'était en fait qu'une liste impersonnelle de noms et de chiffres, mais pas n'importe lesquels : ceux des survivants de la Déchirure. Ces gens avaient été témoins de la fin de l'ancien monde.

Ce fut à cet instant qu'Ophélie comprit, avec un petit choc dans la poitrine, quel était cet appel qui l'avait attirée aux archives du grand-oncle, au fond du deuxième sous-sol, devant ce vieux registre. Ce n'était pas le simple besoin de se documenter : c'était retourner aux sources. Ses lointains ancêtres avaient assisté à la dislocation de leur univers. S'étaient-ils laissés mourir pour autant ? Non, ils s'étaient inventé une autre vie.

Ophélie glissa derrière ses oreilles les mèches de cheveux qui lui roulaient sur le front, pour se dégager le visage. Ses lunettes s'éclaircirent sur son nez, dispersant la grisaille qui s'y était accumulée depuis des heures. Elle était en train de faire l'expérience de sa propre Déchirure. Elle avait toujours la peur au ventre, mais elle savait maintenant ce qui lui restait à faire. Elle devait relever le défi.

Sur ses épaules, l'écharpe se mit à remuer.

– Tu te réveilles enfin ? la taquina Ophélie.

L'écharpe roula mollement le long de son manteau, changea de position, resserra ses anneaux autour de son cou et ne bougea plus. C'était une très vieille écharpe, elle passait son temps à dormir.

– On va remonter, lui dit Ophélie. J'ai trouvé ce que je cherchais.

Alors qu'elle s'apprêtait à rebrousser chemin, elle tomba sur le Reliquaire le plus poussiéreux, le plus énigmatique et le plus dérangeant de toute la collection d'Artémis. Elle ne pouvait pas partir sans lui faire ses adieux. Elle tourna une manivelle, et les deux plaques du dôme protecteur glissèrent, l'une et l'autre dans un sens opposé. Elle coucha sa paume gantée sur la reliure d'un livre, le Livre, et fut envahie par la même frustration qu'elle avait ressentie la première fois à ce contact. Elle ne pouvait lire la trace d'aucune émotion, d'aucune pensée, d'aucune intention. D'aucune origine. Et ce n'était pas seulement à cause de ses gants, dont la trame spéciale dressait un barrage entre ses dons de *liseuse* et le monde des objets. Non, Ophélie avait déjà palpé une fois le Livre les mains nues comme d'autres *liseurs* avant elle, mais il refusait de se révéler, tout simplement.

Elle le prit dans ses bras, caressa sa reliure, fit rouler les pages souples entre ses doigts. Il était entièrement parcouru d'étranges arabesques, une écriture oubliée depuis très longtemps. Jamais de sa vie, Ophélie n'avait manipulé quelque chose se rapprochant d'un tel phénomène. Était-ce seulement un livre, après tout ? Ça n'avait ni la consistance du vélin ni celle du papier chiffon. C'était terrible à admettre, mais ça ressemblait à de la peau humaine, vidée de son sang. Une peau qui bénéficierait d'une longévité exceptionnelle.

Ophélie se posa alors les questions rituelles, qu'elle partageait avec de nombreuses générations d'archivistes et d'archéologues. Quelle histoire racontait cet étrange document ? Pourquoi Artémis tenait-elle à ce qu'il figurât dans sa collection privée ? Et à quoi rimait ce message gravé dans le socle du Reliquaire : *N'essayez sous aucun prétexte de détruire ce Livre ?*

Ophélie emporterait toutes ses interrogations avec elle, à

LA DÉCHIRURE

l'autre bout du monde, là où il n'y avait ni archives, ni musée, ni devoir de mémoire. Rien qui la concernât, du moins.

La voix du grand-oncle résonna le long de l'escalier et rebondit longtemps sous la voûte basse du deuxième sous-sol, en un écho fantomatique :

– Remonte ! Je t'ai dégoté un petit quelque chose !

Ophélie posa une dernière fois sa paume sur le Livre et referma le dôme. Elle avait fait ses adieux au passé en bonne et due forme.

Place à l'avenir, maintenant.

Le journal

Samedi 19 juin. Rodolphe et moi sommes bien arrivés. Le Pôle se révèle très différent de tout ce à quoi je m'attendais. Je crois que je n'ai jamais autant eu le vertige de ma vie. Mme l'ambassadrice nous a aimablement reçus dans son domaine, où il règne une éternelle nuit d'été. Je suis éblouie par tant de merveilles! Les gens d'ici sont courtois, très prévenants et leurs pouvoirs dépassent l'entendement.

– Puis-je vous interrompre dans votre occupation, ma cousine?

Ophélie sursauta, et ses lunettes avec elle. Plongée dans le carnet de voyage de l'aïeule Adélaïde, elle n'avait pas vu venir ce petit bout d'homme, chapeau melon à la main, un sourire étalé entre deux oreilles décollées. Le gringalet n'avait certainement pas beaucoup plus d'une quinzaine d'années. D'un ample moulinet du bras, il désigna une bande de joyeux drilles qui s'esclaffaient devant une vieille machine à écrire, non loin de là.

– Mes cousins et moi-même, nous nous demandions si vous nous accorderiez la permission de lire quelques-uns des bibelots de votre auguste musée.

Ophélie ne put réprimer un froncement de sourcils. Elle n'avait bien sûr pas la prétention de connaître personnellement

chaque membre de la famille qui poussait le tourniquet, à l'entrée du musée d'Histoire primitive, mais elle était certaine de n'avoir jamais eu affaire à ces lascars. De quelle branche de l'arbre généalogique venaient-ils? La corporation des chapeliers? La caste des tailleurs? La tribu des pâtisseries? En tout cas, ils sentaient la farce à plein nez.

– Je suis à vous tout de suite, dit-elle en reposant sa tasse de café.

Ses soupçons se précisèrent quand elle s'en fut à la rencontre de la troupe de M. Chapeau-Melon. Il y avait beaucoup trop de sourires dans l'air.

– Voici la pièce unique du musée! roucoula un compère avec un regard éloquent pour Ophélie.

L'ironie manquait, selon elle, d'un peu de subtilité. Elle savait qu'elle n'était pas attrayante, avec sa natte ratée qui recrachait des ailes sombres sur ses joues, son écharpe à la traîne, sa vieille robe de brocart, ses bottines dépareillées et cette incurable gaucherie qui lui collait à la peau. Elle n'avait pas lavé ses cheveux depuis une semaine et s'était habillée avec les premiers vêtements qui lui étaient tombés sous la main, sans se soucier de leur assortiment.

Ce soir, pour la première fois, Ophélie rencontrerait son fiancé. Il était venu du Pôle spécialement pour se présenter à la famille. Il resterait quelques semaines, puis il emporterait Ophélie dans le Grand Nord. Avec un peu de chance, il la trouverait tellement repoussante qu'il renoncerait sur-le-champ à leur union.

– Ne touchez pas à cela, dit-elle à l'adresse d'un grand dadais qui approchait ses doigts d'un galvanomètre balistique.

– Qu'est-ce que vous marmottez, cousine? s'esclaffa-t-il. Parlez plus fort, je ne vous ai pas entendue.

– Ne touchez pas à ce galvanomètre, dit-elle en poussant sur sa voix. Je vais vous proposer des échantillons réservés à la *lecture*.

Le grand dadais haussa les épaules.

– Oh, je voulais simplement voir comment ce bazar fonctionne! De toute façon, je ne sais pas *lire*.

Le contraire eût étonné Ophélie. La *lecture* d'objets n'était pas une faculté répandue parmi les Animistes. Elle se manifestait parfois à la puberté, sous forme d'intuitions imprécises au bout des doigts, mais elle périssait en quelques mois si elle n'était pas rapidement prise en charge par un éducateur. Son grand-oncle avait joué ce rôle auprès d'Ophélie; après tout, leur branche travaillait dans la préservation du patrimoine familial. Remonter le passé des objets au moindre contact? Rares étaient les Animistes qui souhaitaient s'encombrer d'un tel fardeau, a fortiori si ce n'était pas leur métier.

Ophélie jeta un regard bref à Chapeau-Melon qui touchait les redingotes de ses compagnons en ricanant. Lui, il savait *lire*, probablement pas pour très longtemps encore. Il voulait jouer avec ses mains tant qu'il le pouvait.

– Le problème n'est pas là, cousin, observa calmement Ophélie en revenant au grand dadais. Si vous désirez manipuler une pièce de la collection, vous devez porter des gants comme les miens.

Depuis le dernier décret familial sur la conservation du patrimoine, il était interdit d'aborder des archives les mains nues sans autorisation spéciale. Entrer en contact avec un objet, c'était le contaminer de son propre état d'esprit, ajouter une nouvelle strate à son histoire. Trop de personnes avaient souillé de leurs émotions et de leurs pensées des exemplaires rares.

Ophélie se dirigea vers son tiroir à clefs. Elle l'ouvrit trop grand : le tiroir lui resta dans la main et tout son contenu se répandit sur le carrelage dans une joyeuse cacophonie. Ophélie entendit ricaner dans son dos tandis qu'elle se penchait pour ramasser les clefs. Chapeau-Melon vint l'aider avec son sourire narquois.

– Il ne faut pas se moquer de notre dévouée cousine. Elle va mettre à ma disposition un peu de *lecture* pour me cultiver !

Son sourire se fit carnassier.

– Je veux quelque chose de corsé, dit-il à Ophélie. Vous n'auriez pas une arme ? Un truc de guerre, vous savez.

Ophélie remit le tiroir à sa place et récupéra la clef dont elle avait besoin. Les guerres de l'ancien monde faisaient fantasmer la jeunesse qui ne connaissait que les petites querelles de famille. Ces blancs-becs ne cherchaient qu'à s'amuser. Les moqueries sur sa petite personne l'indifféraient, mais elle ne tolérait pas qu'on montrât si peu de considération pour son musée, surtout aujourd'hui.

Elle était déterminée à rester professionnelle jusqu'au bout, toutefois.

– Veuillez me suivre, dit-elle, la clef à la main.

– Soumettez-moi vos échantillons ! chantonna Chapeau-Melon avec une caricature de révérence.

Elle les conduisit jusqu'à la rotonde réservée aux machines volantes du premier monde, la section la plus populaire de sa collection. Ornithoptères, avions amphibies, oiseaux mécaniques, hélicoptères à vapeur, quadriplans et hydravions étaient suspendus à des câbles comme de grandes libellules. La troupe pouffa de plus belle à la vue de ces antiquités, battant

des bras comme des oies. Chapeau-Melon, qui mastiquait une pâte à mâcher depuis un moment, la colla sur la coque d'un planeur.

Ophélie le regarda faire sans ciller. Ça, c'était le geste de trop. Il voulait épater la galerie ? Eh bien, ils allaient rire.

Elle leur fit monter l'escalier d'un entresol, puis ils longèrent des étagères vitrées. Ophélie glissa sa clef dans la serrure d'un rayonnage, fit coulisser la vitre et saisit dans un mouchoir une minuscule bille de plomb qu'elle tendit à Chapeau-Melon.

– Une excellente entrée en matière pour se cultiver sur les guerres de l'ancien monde, assura-t-elle d'une voix plate.

Il éclata de rire en s'emparant de la bille la main nue.

– Que me présentez-vous là ? Une crotte d'automate ?

Son sourire s'évanouit au fur et à mesure qu'il remontait le passé de l'objet, du bout des doigts. Il devint pâle et immobile, comme si le temps s'était cristallisé autour de lui. En voyant sa tête, ses compagnons hilares donnèrent d'abord du coude contre ses côtes, puis ils finirent par s'inquiéter de son manque de réactivité.

– Vous lui avez refilé une saleté ! paniqua l'un d'entre eux.

– C'est une pièce très appréciée des historiens, démentit Ophélie d'un ton professionnel.

De blême, Chapeau-Melon devint gris.

– Ce n'est pas... ce que je... demandais, articula-t-il difficilement.

Avec son mouchoir, Ophélie récupéra le plomb et le rangea sur son coussinet rouge.

– Vous vouliez une arme, n'est-ce pas ? Je vous ai remis le projectile d'une cartouche qui a, en son temps, perforé le ventre d'un trouper. C'était cela, la guerre, conclut-elle en remontant

ses lunettes sur son nez. Des hommes qui tuaient et des hommes qui étaient tués.

Comme Chapeau-Melon se tenait le ventre d'un air nauséux, elle se radoucit quelque peu. La leçon était rude, elle en était consciente. Ce garçon était venu avec des épopées héroïques en tête, et *lire* une arme, c'était comme regarder sa propre mort en face.

– Ça va passer, lui dit-elle. Je vous conseille d'aller respirer l'air du dehors.

La troupe s'en fut, non sans lui décocher quelques coups d'œil mauvais par-dessus l'épaule. L'un d'eux la traita de « mal nippée » et un autre de « sac à patates binoclard ». Ophélie espérait que son fiancé se ferait les mêmes réflexions, tout à l'heure.

Armée d'une spatule, elle s'attaqua à la pâte à mâcher que Chapeau-Melon avait collée sur le planeur.

– Je te devais bien une petite revanche, chuchota-t-elle en caressant affectueusement le flanc de l'appareil, comme elle l'aurait fait d'un vieux cheval.

– Ma chérie ! Je t'ai cherchée partout !

Ophélie se retourna. Jupes relevées, son ombrelle pincée sous le bras, une magnifique jeune femme était en train de trotter dans sa direction en faisant claquer ses bottines blanches sur le dallage. C'était Agathe, sa sœur aînée, aussi rousse, aussi coquette, aussi éblouissante que sa cadette était brune, négligée et renfermée. Le jour et la nuit.

– Mais qu'est-ce que tu fais encore là ?

Ophélie essaya de se débarrasser de la pâte de Chapeau-Melon, mais elle se collait à ses gants.

– Je te rappelle que je travaille au musée jusqu'à six heures. Agathe serra théâtralement ses mains dans les siennes.

Elle grimaça aussitôt. Elle venait d'écraser sur son joli gant la gomme à mâcher.

– Plus maintenant, sotté, s'agaça-t-elle en secouant sa main. Maman a dit que tu devais songer uniquement à tes préparatifs. Oh, petite sœur! sanglota-t-elle en se jetant contre elle. Tu dois être tellement excitée!

– Euh..., parvint seulement à expirer Ophélie.

Agathe se détacha aussitôt d'elle pour la jauger de haut en bas.

– Nom d'une bouillotte, tu t'es regardée dans une glace? Tu ne peux décemment pas te montrer à ton promis dans cet état. Que penserait-il de nous?

– Ça, c'est le cadet de mes soucis, déclara Ophélie en se dirigeant vers son comptoir.

– Eh bien, tel n'est pas le cas de ta parentèle, petite égoïste. Nous allons remédier à cela de ce pas!

Avec un soupir, Ophélie sortit son vieux cabas et y rangea ses effets personnels. Si sa sœur se sentait investie d'une mission sacrée, elle ne la laisserait pas travailler en paix. Il ne lui restait plus qu'à fermer le musée. Pendant qu'Ophélie prenait tout son temps pour rassembler ses affaires, une pierre au fond du ventre, Agathe trépignait d'impatience. Elle s'assit sur le comptoir, ses bottines blanches batifolant sous les pantalons de dentelle.

– J'ai des potins pour toi, et des beaux! Ton mystérieux prétendant a enfin un nom!

Pour la peine, Ophélie sortit la tête de son cabas. Quelques heures avant leur présentation officielle, il était temps! Sa future belle-famille avait dû faire des recommandations spéciales pour bénéficier de la plus totale discrétion. Les Doyennes s'étaient

montrées muettes comme des tombes durant tout l'automne, ne divulguant aucune information au sujet du fiancé, à un point que c'en était devenu ridicule. La mère d'Ophélie, très vexée de ne pas être mise dans la confidence, ne décolérait pas depuis deux mois.

– Alors ? demanda-t-elle comme Agathe savourait son petit effet.

– M. Thorn !

Ophélie frissonna sous les replis de son écharpe. Thorn ? Elle était déjà allergique à ce nom. Il sonnait dur sous la langue. Abrupt. Presque agressif. Un nom de chasseur.

– Je sais aussi que ce cher monsieur ne sera pas ton aîné de beaucoup, sœurlette. Ton époux n'aura rien d'un vieux sénile incapable d'honorer sa femme ! Et je t'ai gardé le meilleur pour la fin, enchaîna Agathe sans reprendre son souffle. Tu n'échoueras pas dans un petit trou perdu, crois-moi, les Doyennes ne se sont pas moquées de nous. M. Thorn aurait une tante aussi belle qu'influente qui lui assure une excellente situation à la cour du Pôle. Tu vas mener une existence de princesse !

Les yeux brillants, Agathe triomphait. Ophélie, elle, était catastrophée. Thorn, un homme de cour ? Elle aurait encore préféré un chasseur. Plus elle en apprenait sur son futur époux, plus il lui inspirait l'envie de prendre ses jambes à son cou.

– Et quelles sont tes sources ?

Agathe redressa sa coiffe d'où s'évadaient de frétilantes bouclettes rousses. Sa bouche en cerise plissait un sourire satisfait.

– Du solide ! Mon beau-frère Gérard tient ces renseignements de son arrière-grand-mère, qui les tient elle-même d'une proche cousine, qui est la sœur jumelle en personne d'une Doyenne !

Avec des manières de gamine, elle claqua dans ses mains et bondit sur ses bottillons.

– Tu t’es fait passer une sacrée bague au doigt, ma chérie. Qu’un homme de cette position et de ce rang te réclame en mariage, c’est inespéré! Allez, presse-toi de ranger ton capharnaüm, il ne nous reste plus beaucoup de temps avant l’arrivée de M. Thorn. Il faut te rendre convenable!

– Pars devant, murmura Ophélie en fermant les agrafes de son cabas. Je dois accomplir une dernière formalité.

Sa sœur s’éloigna en quelques petits pas gracieux.

– Je vais nous réserver un fiacre!

Ophélie demeura longtemps immobile derrière son comptoir. Le silence brutal qui était retombé sur les lieux après le départ d’Agathe lui faisait presque mal aux oreilles. Elle rouvrit au hasard le journal de son aïeule et parcourut des yeux l’écriture fine et nerveuse, vieille de presque un siècle, qu’elle connaissait désormais par cœur.

Mardi 6 juillet. Je me vois obligée de modérer quelque peu mon enthousiasme. Mme l’ambassadrice est partie en voyage, nous laissant aux mains de ses innombrables invités. J’ai l’impression que nous avons été complètement oubliés. Nous passons nos journées à jouer aux cartes et à nous promener dans les jardins. Mon frère s’accommode mieux que moi de cette vie oisive, il s’est déjà entiché d’une duchesse. Je vais devoir le rappeler à l’ordre, nous sommes ici pour des raisons purement professionnelles.

Ophélie était déboussolée. Ce journal et les potins d’Agathe ne collaient pas du tout avec les croquis d’Augustus. Le Pôle lui apparaissait maintenant comme un endroit excessivement raffiné. Thorn était-il un joueur de cartes? C’était un homme de cour, il devait sûrement jouer aux cartes. Il n’avait probablement que cela à faire de ses journées.

Ophélie rangea le petit carnet de voyage dans une housse de

feutre et le fourra au fond de son cabas. Derrière le comptoir d'accueil, elle ouvrit l'abattant d'une écritoire pour en sortir le registre d'inventaire.

Il était arrivé plusieurs fois à Ophélie d'oublier les clefs du musée dans une serrure, de perdre des documents administratifs importants et même de casser des pièces uniques, mais s'il y avait un devoir qu'elle n'avait jamais négligé, c'était la tenue de ce registre.

Ophélie était une excellente *liseuse*, l'une des meilleures de sa génération. Elle pouvait déchiffrer le vécu des machines, strate après strate, siècle après siècle, au fil des mains qui les avaient tâtées, utilisées, affectionnées, endommagées, rafistolées. Cette aptitude lui avait permis d'enrichir le descriptif de chaque pièce de la collection avec un sens du détail jusqu'alors inégalé. Là où ses prédécesseurs se cantonnaient à décortiquer le passé d'un ancien propriétaire, de deux à la rigueur, Ophélie remontait à la naissance de l'objet entre les doigts de son fabricant.

Ce registre d'inventaire, c'était un peu son roman personnel. L'usage voulait qu'elle le remît en main propre à son successeur, une procédure qu'elle n'aurait jamais pensé appliquer si tôt dans sa vie, mais personne n'avait encore répondu à l'appel de candidatures. Ophélie glissa donc sous la reliure une note à l'attention de celui ou celle qui prendrait la relève du musée. Elle rangea le registre dans l'écritoire et verrouilla l'abattant d'un tour de clef.

Avec des mouvements ralentis, elle prit ensuite appui sur son comptoir à deux mains. Elle s'obligea à respirer profondément, à accepter l'inéluctable. Cette fois-ci, c'était vraiment fini. Demain, elle n'ouvrirait pas son musée comme chaque

matin. Demain, elle dépendrait à jamais d'un homme dont elle finirait par porter le nom.

Mme Thorn. Autant s'y faire dès à présent.

Ophélie empoigna son cabas. Elle contempla son musée pour la dernière fois. Le soleil traversait la verrière de la rotonde dans une cascade de lumière, auréolant d'or les antiquités et projetant sur le carrelage leur ombre désarticulée. Jamais elle n'avait trouvé cet endroit aussi beau.

Ophélie déposa les clefs dans la loge du concierge. Elle n'était pas passée sous la marquise du musée, dont la vitre était noyée sous un manteau de feuilles mortes, que sa sœur l'apostropha de la portière d'un fiacre :

– Monte ! Nous allons rue des Orfèvres !

Le cocher fit claquer son fouet, bien qu'aucun cheval ne fût attelé à sa voiture. Les roues s'ébranlèrent et le véhicule dégringola le long du fleuve, guidé par la seule volonté de son maître, du haut de son perchoir.

Par la vitre-arrière, Ophélie observa le spectacle de la rue avec une acuité nouvelle. Cette vallée où elle était née semblait se dérober à elle au fur et à mesure que le fiacre la traversait. Ses façades à colombages, ses places de marché, ses belles manufactures étaient déjà toutes en train de lui devenir étrangères. La ville entière lui disait que ce n'était plus chez elle, ici. Dans la lumière rousse de cette fin d'automne, les gens menaient leur existence de tous les jours. Une nourrice dirigeait sa poussette en rougissant sous les sifflements appréciateurs des ouvriers, juchés en haut des échafaudages. De jeunes écoliers croquaient leurs marrons chauds sur le chemin de la maison. Un coursier cavalait le long du trottoir avec un paquet sous le bras. Tous ces hommes, toutes ces

femmes étaient la famille d'Ophélie et elle n'en connaissait pas la moitié.

Le souffle brûlant d'un tramway doubla leur équipage dans un bruit de sonnettes. Quand il disparut, Ophélie contempla la montagne, sillonnée de lacets, qui surplombait leur Vallée. C'étaient les premières neiges, là-haut. Le sommet avait disparu sous une chape de grisaille; on ne pouvait même plus distinguer l'observatoire d'Artémis. Écrasée sous cette masse froide de roches et de nuages, écrasée sous la loi de toute une famille, Ophélie ne s'était jamais sentie aussi insignifiante.

Agathe claqua des doigts sous son nez.

– Bon, la punaise, parlons vite, parlons bien. Tout ton trousseau est à revoir. Il te faut des toilettes neuves, des souliers, des chapeaux, de la lingerie, beaucoup de lingerie...

– J'aime mes robes, trancha Ophélie.

– Tais-toi donc, tu t'habilles comme notre grand-mère. Nom d'un bigoudi, ne me dis pas que tu portes encore cette paire de vieilles mochetés! se révolta Agathe en prenant les gants de sa sœur dans les siens. Maman t'en a commandé une pleine cargaison chez Julien!

– Ils ne font pas de gants de *liseur* au Pôle, je dois me montrer économe.

Agathe était insensible à cette sorte d'argument. La coquetterie et l'élégance justifiaient tous les gaspillages du monde.

– Secoue-toi, que diantre! Tu vas me redresser ce dos, me rentrer ce ventre, mettre un peu en valeur ce corsage, poudrer ce nez, farder ces joues et, par pitié, change-moi la couleur de tes lunettes, ce gris est d'un sinistre! Quant à tes cheveux, soupira Agathe en soulevant la natte brune du bout des ongles, ce serait moi, je te raserai tout cela pour repartir sur du neuf;

malheureusement nous n'en avons plus le temps. Descends vite, nous y sommes!

Ophélie traîna des semelles de plomb. À chaque jupon, à chaque corset, à chaque collier qu'on lui présenta, elle répondit par un refus de la tête. La couturière, dont les longs doigts animistes modelaient les étoffes sans fils ni ciseaux, en pleura de rage. Au bout de deux crises de nerfs et une dizaine de boutiquiers, Agathe n'avait réussi à convaincre sa petite sœur que de remplacer ses bottines dépareillées.

Au salon de coiffure, Ophélie ne mit guère plus de cœur à l'ouvrage. Elle ne voulait entendre parler ni de poudre, ni d'épilation, ni de fer à friser, ni de rubans à la dernière mode.

– J'en ai de la patience avec toi, fulmina Agathe en relevant tant bien que mal ses lourdes mèches de façon à dégager sa nuque. Tu crois que j'ignore tout de ce que tu ressens? J'avais dix-sept ans quand on m'a fiancée à Charles, et maman deux de moins quand elle a épousé papa. Vois ce que nous sommes devenues : des épouses rayonnantes, des mères comblées, des femmes accomplies! Tu as été surprotégée par notre grand-oncle, il ne t'a pas rendu service.

Avec un regard flou, Ophélie contempla son visage dans la glace de la coiffeuse en face d'elle tandis que sa sœur se débattait avec ses nœuds. Sans ses mèches rebelles et sans ses lunettes, rangées sur le plateau à peignes, elle se sentait nue.

Dans le miroir, elle vit la forme rousse d'Agathe coller son menton sur le sommet de sa tête.

– Ophélie, lui murmura-t-elle doucement, tu pourrais plaire avec un peu de bonne volonté.

– À quoi bon? Plaire à qui?

– Mais à M. Thorn, bougresse! s'agaça sa sœur en lui

administrant une tape sur la nuque. Le charme est la meilleure arme offerte aux femmes, il faut t'en servir sans scrupule. Il suffit d'un rien, une œillade inspirée, un sourire bien appuyé, pour mettre un homme à ses pieds. Regarde Charles, j'en fais ce que je veux.

Ophélie planta ses yeux dans ceux de son reflet, des prunelles à l'arôme de chocolat. Sans lunettes elle se voyait mal, mais elle devina l'ovale mélancolique de son visage, la pâleur de ses joues, son cou blanc qui palpitait sous le col, l'ombre d'un nez sans caractère et ces lèvres trop fines qui n'aimaient pas parler. Elle essaya un timide sourire, mais il sonnait tellement faux qu'elle le ravala net. Avait-elle du charme ? À quoi le reconnaissait-on ? Au regard d'un homme ? Serait-ce le regard que Thorn poserait sur elle, ce soir ?

L'idée lui parut tellement grotesque qu'elle en aurait ri de bon cœur si sa situation n'avait été morose à en pleurer.

– As-tu fini de me torturer ? demanda-t-elle à sa sœur qui tirait sur ses cheveux sans ménagement.

– Presque.

Agathe se tourna vers la gérante du salon pour réclamer des épingles. Cet instant d'inattention était tout ce dont Ophélie avait besoin. Elle remit précipitamment ses lunettes, empoigna son cabas et plongea tête baissée dans le miroir de la coiffeuse, à peine assez large pour elle. Son buste émergea dans la glace murale de sa chambre, quelques quartiers plus loin, mais elle ne put aller plus avant. De l'autre côté du miroir, Agathe l'avait agrippée par les chevilles pour la ramener rue des Orfèvres. Ophélie lâcha son cabas et prit appui sur le mur recouvert de papier peint, luttant de toutes ses forces contre la poigne de sa sœur.

Sans crier gare, elle bascula tout de bon dans la chambre, renversant au passage un tabouret et le pot de fleurs qui se trouvait dessus. Un peu sonnée, elle contempla bêtement le pied déchaussé qui pointait sous sa robe ; une bottine de sa nouvelle paire était restée avec Agathe rue des Orfèvres. Sa sœur ne savait pas franchir les miroirs, voilà qui lui laissait un répit.

Ophélie récupéra son cabas sur le tapis, claudiqua jusqu'à un massif coffre de bois, au pied des lits superposés, et s'y assit. Elle remonta ses lunettes sur son nez et observa la petite pièce encombrée de malles et de boîtes à chapeau. Ce désordre-là n'était pas son désordre habituel. Cette chambre qui l'avait vue grandir sentait déjà le départ.

Elle sortit avec précaution le journal de l'aïeule Adélaïde et en feuilleta encore les pages, pensive.

Dimanche 18 juillet. Toujours aucune nouvelle de Mme l'ambassadrice. Les femmes d'ici sont charmantes et je crois qu'aucune de mes cousines d'Anima ne les égale en grâce et en beauté, mais je me sens parfois mal à l'aise. J'ai l'impression qu'elles n'arrêtent pas de faire des insinuations sur ma tenue, mes manières et ma façon de parler. Ou alors je me monte la tête ?

– Pourquoi tu rentres si tôt ?

Ophélie leva le nez vers le lit du dessus. Elle n'avait pas remarqué les deux souliers vernis qui dépassaient du matelas ; cette paire de jambes maigrelettes appartenait à Hector, le petit frère avec qui elle partageait sa chambre.

Elle referma le carnet de voyage.

– Je fuis Agathe.

– Pourquoi ?

– De petites affaires féminines. M. Dis-Pourquoi veut des détails ?

– En aucune façon.

Ophélie eut un sourire en coin ; son frère l'attendrissait. Les souliers vernis disparurent du lit, là-haut. Ils furent bientôt remplacés par des lèvres barbouillées de marmelade, un nez en trompette, une coupe au bol et deux yeux placides. Hector avait le même regard qu'Ophélie, les lunettes en moins : imperceptible en toute circonstance. Il tenait une tartine dont la confiture d'abricots ruisselait sur ses doigts.

– On avait dit pas de goûter dans la chambre, rappela Ophélie.

Hector haussa les épaules et désigna de sa tartine le carnet de voyage sur sa robe.

– Pourquoi tu ressasses encore ce cahier ? Tu le connais par cœur.

Hector était ainsi. Il posait toujours des questions et toutes ses questions commençaient par « pourquoi ».

– Pour me rassurer, je suppose, murmura Ophélie.

De fait, Adélaïde lui était devenue familière au fil des semaines, presque intime. Et pourtant, Ophélie se sentait déçue chaque fois qu'elle échouait sur la dernière page.

Lundi 2 août. Je suis tellement soulagée ! Mme l'ambassadrice est revenue de voyage. Rodolphe a enfin signé son contrat avec un notaire du seigneur Farouk. Je n'ai pas le droit d'en écrire davantage, secret professionnel oblige, mais nous rencontrerons leur esprit de famille demain. Si mon frère fait une prestation convaincante, nous allons devenir riches.

Le journal s'achevait sur ces mots. Adélaïde n'avait jugé nécessaire ni d'entrer dans les détails ni de retranscrire la suite des événements. Quel contrat son frère et elle avaient-ils signé avec l'esprit de famille Farouk ? Étaient-ils revenus riches du Pôle ? Vraisemblablement pas, cela se serait su...

– Pourquoi tu ne le *lis* pas avec les mains ? demanda encore Hector qui broyait sa tartine entre ses dents en la mastiquant avec flegme. Si je le pouvais, c'est ce que je ferais, moi.

– Je n'en ai pas le droit et tu le sais.

En vérité, Ophélie avait été tentée d'ôter ses gants pour percer les petits secrets de son ancêtre, mais elle était trop professionnelle pour contaminer ce document de sa propre angoisse. Le grand-oncle aurait été très déçu si elle avait cédé à cette impulsion.

Sous ses pieds, une voix suraiguë traversa le plancher depuis l'étage inférieur :

– Cette chambre d'invité, c'est une véritable catastrophe ! Elle devait être digne d'un homme de cour, il aurait fallu beaucoup plus de pompe, de décorum ! Quelle piètre opinion M. Thorn va-t-il se faire de nous ? Nous nous rattraperons sur le repas de ce soir. Roseline, file chez le restaurateur pour prendre des nouvelles de mes poulardes, je te confie la direction des opérations ! Et vous, mon pauvre ami, donnez un peu l'exemple. On ne marie pas sa fille tous les jours !

– Maman, commenta placidement Hector.

– Maman, confirma Ophélie sur le même ton.

Ça ne lui donnait pas du tout envie de descendre. Alors qu'elle tirait sur la tenture fleurie de la fenêtre, le soleil couchant lui dora les joues, le nez et les lunettes. À travers un couloir de nuages empourprés de crépuscule, la lune se détachait déjà sur la toile mauve du ciel comme une assiette en porcelaine.

Ophélie contempla longuement le versant de la vallée, blondi par l'automne, qui dominait leur demeure, puis le passage des fiacres dans la rue, puis ses petites sœurs qui jouaient

au cerceau dans la cour de la maison, au milieu des feuilles mortes. Elles chantaient des comptines, se lançaient des défis, se tiraient par la natte, passant du rire aux larmes et des larmes au rire avec une déconcertante facilité. Elles étaient des échos d'Agathe au même âge, avec leurs sourires enjôleurs, leurs bruyants babillages et leurs beaux cheveux blond-roux qui brillaient dans la lumière crépusculaire.

Une bouffée de nostalgie envahit brutalement Ophélie. Ses yeux s'agrandirent, ses lèvres s'amincirent, son masque impassible craquelait. Elle aurait voulu galoper derrière ses sœurs, retrousser ses jupes sans pudeur et jeter des cailloux dans le jardin de la tante Roseline. Comme cette époque lui semblait loin, ce soir...

– Pourquoi tu dois partir? Ça va être la barbe de me retrouver seul avec toutes ces pestes.

Ophélie se tourna vers Hector. Il n'avait pas bougé du lit superposé, occupé à se poulécher les doigts, mais il avait suivi son regard à travers la fenêtre. Sous ses dehors flegmatiques, le ton était accusateur.

– Ce n'est pas ma faute, tu sais.

– Pourquoi tu n'as pas voulu te marier avec nos cousins, alors?

La question lui fit l'effet d'une claque. C'est vrai, Hector avait raison, elle n'en serait pas là si elle avait épousé le premier venu.

– Mais les regrets ne servent à rien, murmura-t-elle.

– Gare! avertit Hector.

Il s'essuya la bouche d'un coup de manche et s'aplatit sur le lit. Un violent appel d'air souffla dans les robes d'Ophélie. Chignon défait et front luisant, sa mère venait de faire

irruption dans la chambre comme une tornade. Le cousin Bertrand suivait derrière.

– Je vais loger les petites ici puisqu’elles ont cédé leur chambre au fiancé de leur sœur. Ces malles prennent toute la place, je ne m’en sors pas! Descends-moi celle-ci dans la remise et fais bien attention, c’est du fragi...

La mère s’interrompt, bouche bée, quand elle aperçut la silhouette d’Ophélie qui se découpait dans le coucher de soleil.

– Par les ancêtres, je te croyais avec Agathe!

Elle pinça ses lèvres d’indignation en décortiquant des yeux sa toilette de vieille dame et son écharpe ramasse-poussière. La métamorphose attendue n’avait pas eu lieu.

La mère porta la main à sa large poitrine!

– Tu veux m’achever! Après tout le mal que je me donne pour toi! De quoi me punis-tu, ma fille?

Ophélie sourcilla derrière ses lunettes. Elle s’était toujours affublée avec ce mauvais goût, pourquoi devrait-elle changer maintenant ses habitudes vestimentaires?

– Sais-tu seulement l’heure qu’il est? s’affola la mère, ses ongles vernis plaqués sur sa bouche. Nous devons monter à l’aérogare dans moins d’une heure! Où est passée ta sœur? Et moi qui suis affreuse, saperlipopette, jamais nous n’y serons à temps!

Elle sortit un poudrier de son corsage, se tamponna un nuage rose sur le nez, rembobina son chignon blond-roux d’une main experte et pointa son ongle rouge vers Ophélie.

– Je te veux présentable avant le prochain coup de l’horloge. C’est valable pour toi aussi, grand dégoûtant! gronda-t-elle à l’adresse du lit du dessus. Tu sens la confiture séchée à plein nez, Hector!

LES FIANCÉS DE L'HIVER

La mère se cogna au cousin Bertrand qui était demeuré là, les bras ballants.

– Et cette malle, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Dans un tourbillon de robe, l'orage s'en fut de la chambre comme il était venu.

**On
lit
plus
fort
.com**

Le blog officiel
des romans
Gallimard Jeunesse
Sur le web, le lieu
incontournable
des passionnés
de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

CONSEILS DE LECTURE

INTERVIEWS D'AUTEURS

DISCUSSIONS

CHRONIQUES
DE BLOGUEURS...



Christelle Dabos

La Passe-miroir

1. Les Fiancés de l'hiver

Cette édition électronique du livre *La Passe-miroir. Livre 1. Les Fiancés de l'hiver* de Christelle Dabos a été réalisée le 13 mai 2013 par les [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage achevé d'imprimer en mai 2013 par CPI Firmin Didot (ISBN : 978-2-07-065376-8 - Numéro d'édition : 252469).

Code sodis : N55543 – ISBN : 978-2-07-503047-2
Numéro d'édition : 252471